

## JONE ECHARRI CARRASCOSA

Bon après-midi à tous, avant tout, je voulais dire une chose : ce que je vais vous raconter maintenant trouve son origine dans une longue appartenance et une appartenance reconnaissante envers le mouvement. La deuxième chose est le destin, ou mieux, la grâce d'avoir assisté don Gius dans les dernières années de la maladie, de sa maladie. Ce sont, disons, les origines. Je suis Jone, kinésithérapeute en neurologie : j'ai travaillé 42 ans et aujourd'hui, c'est à mon tour de vivre l'infirmité de l'autre côté.

La maladie de Guillain-Barré détruit la gaine myélinique qui permet la transmission de toutes les impulsions nerveuses à grande vitesse : cette gaine a disparu de tous les nerfs de mon corps en provoquant une paralysie totale du système musculo-squelettique. Par ailleurs, cela a aussi eu des effets dommageables sur la mastication, la déglutition, la respiration, la sensibilité, la parole, tout. Je savais que j'étais dans un lit parce que je le voyais, mais pas parce que je sentais que j'étais dans un lit. Je suis entrée à l'hôpital sur mes pieds et, en quelques heures, je me suis retrouvée en soins intensifs, intubée, avec des tuyaux partout, ainsi qu'une machine pour m'aider à respirer.

Alors – à ce moment-là – je me suis dit : « Mais moi, qui suis-je ? », car je me souvenais de don Giussani et de la profondeur avec laquelle il disait le mot « moi » ; c'est ce qu'il nous enseigné à tous. À cet instant, j'ai pensé : « Moi, je suis Toi ». Et alors, en cet instant-là si grave, j'ai dit à ce Toi : « Oui, oui, oui ». Trois fois ! Et c'est là qu'a débuté mon aventure. Là, j'ai reçu immédiatement la [réponse] à la question : « Qui suis-je ? ». Immédiatement après, j'ai fait l'expérience que ma personne avait une dignité qui ne venait pas de l'extérieur, c'était Lui qui me la donnait : paralysée et sans aucun attrait, je me rendais compte que ma dignité venait de Son appartenance.

Les soins intensifs sont, comme le savent bien ceux qui y ont séjourné, un endroit assez déplaisant. Je me souvenais aussi beaucoup des souffrances de don Gius pendant les derniers temps et, immédiatement, en voyant son réalisme, je lui ai dit : « Quel est ma place ? Comment s'appelle cette situation ? ». J'ai compris immédiatement, je lui ai donné un nom immédiatement : le nom était « croix », c'était croix. Mais là, j'ai compris que la croix... je voulais comprendre plus et j'ai pris conscience de cette phrase que don Gius avait dite tant de fois : « Les circonstances à travers lesquelles le Seigneur nous fait passer sont un facteur essentiel de notre vocation », alors là, j'ai dit : la croix est aussi cette fidélité à la vocation pour la connaissance du Christ, mais c'est une connaissance qui ne s'arrête pas là, cette connaissance m'a été donné aussi pour affirmer et jouir de Sa résurrection.

Là, dans cette circonstance-là, j'ai vu de nombreux signes que le Seigneur se manifestait à moi vivant et actif. Et quels sont ces signes ? Car sinon, cela peut sembler quelque chose de stratosphérique, alors que non, le signe qu'il m'a donné, le premier signe, c'est la paix. Mais pas une paix psychologique, pas comme la donne le monde. Comment pourrais-je la définir ? J'ai fait l'expérience d'une satisfaction affective dont on fait l'expérience quand on sait que vie est soutenue avec force par un Autre plus grand. C'est ce qu'a voulu dire, pour moi, expérimenter la paix. J'ai fait l'expérience d'une joie, et aussi quelques fois d'une allégresse, comme je le dirai après, au milieu d'une extrême faiblesse.

Face à ces faits, ma raison a été comme contrainte de reconnaître ce qui était en train d'arriver en moi et chez les autres, ce dont je parlerai maintenant. Car [face à] ce qui était en train de se produire en moi, les médecins et les infirmières s'apercevaient de quelque chose et quelqu'un l'a même nommé. Et je vous raconte ce fait : c'était un professeur qui venait avec sept étudiants en médecine. Alors il s'est placé devant moi et il a dit à ses étudiants : « Regardez, nous sommes venus ici pour apprendre de ces patients dans un état si grave, mais il existe aussi d'autres connaissances, l'une est la foi et cette femme qui est ici devant nous, elle l'a ». J'étais interdite car je ne parlais pas, je [me] disais : « Comment est-ce possible ? ». Je bougeais les yeux, j'ouvrais et je bougeais les yeux en disant : « Oui, oui, oui, c'est la foi, c'est vraiment ça » mais, bien évidemment, je ne pouvais pas parler.

Un autre petit fait est que les médecins se sont rassemblés en parlant avec les patients des soins intensifs et ils ont aussi parlé de moi et alors quatre ou cinq médecins [m'] ont dit : « Jone, nous

devons vous sédater car vous êtes intubée et la situation est un peu inconfortable ». Et un autre dit : « Mais pourquoi devons-nous la sédater si elle est sereine ? » ; et ils ne m'ont pas sédatée.

Une autre surprise a été que les gens restent peu en soins intensifs. Inversement, les jours passaient, les semaines, les mois, et moi, j'étais là. Alors, je me disais : « Regarde, le Seigneur m'a appelée ici et je désire lui répondre ici. C'est ainsi que ce lieu, qui était déplaisant et continuait à être déplaisant, est devenu aimé – est devenu aimé –. Ne me demandez pas comment cela a été [possible], je ne le sais pas, mais je sais Qui cela a été.

La deuxième chose que j'ai comprise là-bas, à ce moment-là, c'est la valeur de l'instant dont toi, Davide, tu parlais il y a peu à propos de Gius pour qui, à partir du moment où il a entendu Corti, il n'y a pas eu un instant banal. Alors, pour moi aussi, il s'est produit que dans cette circonstance, je n'avais plus que l'instant, mais je ne voulais pas que cette circonstance soit une parenthèse dans ma vie. C'est pour cela que Giussani disait toujours que l'instant existe pour l'éternité. Je me suis dit à moi-même : « Chaque instant, même s'il semble banal – car pour le monde, il n'y a pas de [chose] plus banale que de dépendre de tout et de tous – en suivant don Giussani, il a la dignité du rapport avec le Christ. Précisément à cause de ce rapport, il a cette dignité et quand il entre dans cet instant, il le remplit vraiment de signification et d'éternité car tout ce que le Christ touche est éternel, et alors, l'instant ne se perd plus car il est éternel ». Et j'ai compris une phrase du cardinal Tauran qui m'a beaucoup marquée dans ma vie, que beaucoup d'entre vous doivent connaître. Il me disait : « Jone, le temps n'existe pas pour quelque chose qui passe mais pour quelqu'un qui vient ». Et cela m'a donné beaucoup de courage, j'ai compris alors que ce qui est banal pour le monde, a une valeur immense si on offre.

J'ai aussi compris que, dans son dessein amoureux, Dieu peut aussi permettre la douleur et la souffrance, mais que c'est toujours, toujours, toujours, pour un bien, et pour un bien plus grand. Je peux en témoigner. C'est alors que je me suis aperçue que le Christ avait vaincu en moi. Et s'il avait vaincu en moi, il avait vaincu en moi, en vous et dans le monde, et là m'est venue une grande allégresse car je voyais que ces quatre murs s'ouvraient largement sur le monde.

J'étais paralysée mais j'étais vivante et active car je savais que tout cela avait une signification qu'un Autre me donnait : la valeur de l'instant. Mais j'ai aussi eu mes luttes avec Lui parce que je lui offrais cela mais il me semblait parfois qu'Il me prenait plus que ce que je lui offrais car j'avais beaucoup de “courants électriques”, etc. Et j'ai dit : « Ça suffit, c'est trop ! », et pendant quelque temps, je ne lui ai plus [rien] offert.

Je fais une parenthèse qui personnellement m'a beaucoup aidée dans la vie, et je pense qu'elle peut aussi vous aider. Un jour, j'ai demandé à don Giussani : « Écoute Gius, mais toi, tu es toujours face à cette Présence ? Tu vis toujours la mémoire ? ». Il m'a dit : « Non, certaines fois j'offre, je désire offrir tout, après je me mets dans la réalité, je commence à faire des choses et très souvent je me sens hors de moi [regardez le mot : « hors de moi »]. Et quand je rentre chez moi et que je vois le gouffre et que j'ai été pris dans ce gouffre, je prends conscience à ce moment-là et je récupère les dix heures où j'ai été hors de Lui ».

Alors cela – revenons à l'offrande dont je parlais – m'a beaucoup aidée à comprendre ce qui était en train de m'arriver car pendant un [certain] temps, je ne lui offrais [rien], mais je n'étais pas contente, je n'étais pas tranquille, sereine. Je disais : « Il me manque un fond ultime d'abandon, de confiance ». C'est alors que ma liberté a vraiment cédé et j'ai dit : « J'adhère totalement ». Ceci est la première raison, que ma liberté a cédé, mais la seconde raison a été celle-ci, je disais : « Mais si je n'adhère pas à Lui, je freine la liberté du Christ pour continuer à se manifester à moi ». Alors, je lui ai dit une chose : « Regarde, en toi, il n'existe ni temps, ni espace, alors je t'offre ce que je ne t'ai pas offert hier, avant-hier et avant-avant-hier, je te l'offre maintenant ». Alors, j'ai compris aussi une chose très importante, que nous offrons avec notre cœur humain, mais que Lui prend tout avec sa puissance divine, et qu'il y a une belle différence, et comment !

Aujourd'hui, tout le monde me dit : « Regarde, tu es passée par tout, oublie tout, regarde devant, ne t'inquiète pas ». Moi, je dis : « Non, non, non, je n'ai pas besoin d'oublier quoi que ce soit. Non, parce que c'est vrai que les douleurs, les “courants électriques”, tant d'autres choses que j'ai eues ne

sont pas positives, mais tout cela a été rempli d'une positivité si grande, d'une connaissance du Christ si grande, que je n'ai pas besoin d'oublier quoi que ce soit, car ce qui m'a été donné a été beaucoup plus que ce que j'ai souffert ».

Alors, tout ce que je vous ai raconté serait impossible à vivre sans la compagnie vocationnelle, et le premier dont je dois tenir compte est Carras, mon mari, qui m'a tellement aidée, [et puis] les groupes d'amis, vraiment aussi beaucoup d'amis, des prêtres aussi, et aussi des *Memores*, surtout nos *Memores* proches qui m'ont tant aidée à vivre cette situation.

Pour finir, je dois vous dire une chose, qu'un vicaire – qui est du mouvement – et son évêque qui sont venus quand j'étais à l'hôpital car cet hôpital relevait de leur direction, m'ont dite : « Que t'est-il arrivé ? ». En moins d'une minute, je leur ai raconté, mais je leur ai dit [aussi] ceci : « La chose la plus importante n'est pas tant la maladie mais ce que j'ai appris, que le Christ ne trahit pas car, comme il l'a dit à Marthe : “Marthe, Marthe, mais pourquoi te fatigues-tu pour tant de choses ? Une seule chose est nécessaire, une”. Alors j'ai compris que ce “Un” correspond de manière exhaustive au cœur, même dans une situation limite comme la mienne ».